

Dominique Petitgand entretien avec Arnaud Galy 2011

pour la revue en ligne Zigzag-francophonie.eu

à la / à la
 merci / merci
 de ce / de ce
 de ce / désé
 désé / quilibre
 quilibre / agence
 agence / de cette
 de cette / absence
 absence / de de
 de de / réaction
 réaction / expli
 expli / cite
 cite / cite
 cite / explicite
 explicite / explicite
 de / de
 de / pour
 pour / réaction
 réaction / native
 native / native
 native / native
 quelle / quelle
 pour / pour
 pour / réaction
 réaction / réaction
 réaction / pour
 pour / pour
 monde / monde
 monde / qui
 qui / qui
 qui / se vent
 se vent / adulte
 adulte / adulte
 adulte / ek
 ek / ek
 ek / neuse
 neuse / neuse

à la	at the
à la	at the
merci	mercy
merci	mercy
de ce	of this
de ce	of this
désé	insta
désé	insta
quilibre	bility
quilibre	bility
agencé	borne
agencé	borne
de cette	from this
de cette	from this
absence	absence
absence	absence
de di	of di
de di	of di
reaction	reclion
reaction	reclion
expli	that's expli
expli	that's expli
cite	cit
cite	cit
cite	cit
cite	cit
explicite	that's explicit
explicite	that's explicit

Arnaud Galy : Vous venez d'être récompensé par le prix de l'artiste francophone de l'année 2011 à la Biennale de Lyon, dans quel registre créez-vous ?

Dominique Petitgand : Toutes mes œuvres sont sonores, exclusivement sonores et narratives. L'écoute se fait sous différentes formes : grâce à l'édition de disques ou lors de séances en public et principalement lors d'installations sonores. J'utilise des voix, des bruits, des atmosphères musicales... Quand je dis qu'elles sont exclusivement sonores c'est pour dire qu'elles existent toujours par elles-mêmes. Elles n'accompagnent jamais une vidéo, un spectacle ou une image. L'œuvre est le son lui-même.

AG : Pourtant, vos installations comprennent des vidéos et des écrans, quels rôles leur faites-vous jouer ?

DP : Depuis quelques années, je me demande comment diffuser mes œuvres à l'étranger. Comme le matériau principal est fait de voix qui parlent en français, je dois penser à l'accessibilité de qui ne parle pas cette langue. Ne voulant pas faire spécifiquement des œuvres dans d'autres langues, je dois traduire. La première possibilité ce sont les sous-titres, comme à la Biennale de Lyon. L'écran devient un support pour la traduction, un complément documentaire. L'œuvre reste le son. D'ailleurs l'écran est toujours placé dans un endroit stratégique où il nous apparaît que dans un second temps. Je souhaite que l'on puisse écouter puis, si nous en éprouvons le besoin ou l'envie, que nous cherchions un complément et à ce moment que nous découvriions l'écran et le sous-titrage. Je veux laisser la liberté d'écouter et de lire séparément ou simultanément... Ce besoin de traduction passe aussi, dans d'autres cas, par

l'enregistrement de voix de traducteurs ou traductrices. Je demande alors à ces personnes de parler en style indirect. C'est une manière pour moi de leur demander davantage de commenter que de traduire de façon littérale. Cela donne quelque chose comme « *elle dit que... ou l'enfant dit que... ou l'enfant se demande si...* ».

AG : Qu'apporte le style indirect ?

DP : Le style indirect a le même rôle que l'écran porteur des sous-titres. La traduction est au second plan, elle est témoin de l'œuvre. Si on voyait mes pièces sonores comme des pièces de théâtre, on pourrait dire que les voix sont présentes sur scène et que la traduction est assise dans le public et chuchote à l'oreille de certaines personnes dans le public.

AG : En quoi la pièce « À la merci » que vous présentez à la Biennale de Lyon a-t-elle pu toucher le jury du prix de l'artiste francophone ?

DP : Peut-être qu'une autre de mes œuvres aurait pu être récompensée de la même manière. Les personnes du jury se sont renseignées sur l'ensemble de mon travail et en ont découvert la logique vis-à-vis de l'emploi de la langue et de la traduction. À savoir que la traduction n'est pas là pour remplacer la langue d'origine mais pour apporter quelque chose en plus. Par rapport à cette pièce « À la merci », le jury a, sans doute, été sensible à une histoire de transmission. C'est un texte enregistré par un enfant de quatre ans, qui n'est pas supposé connaître les mots employés et encore moins le sens de la phrase. Cet enfant dicte un texte à un adulte, mot à mot, syllabe par syllabe... c'est un jeu sur la découpe des mots, sur le rythme, sur la musicalité en même temps que sur le sens. La plupart de mes pièces tournent autour de ce jeu... peut-être, ici, est-ce plus ludique et évident que dans les autres.

AG : Quel est votre rapport à la langue, en quoi vos pièces sont-elles indissociables du jeu avec les langues ?

DP : D'abord, je fais systématiquement des traductions dans la langue du pays où se trouve l'exposition. J'ai fait des traductions en italien, en allemand, en thaïlandais ou en danois... Dans un contexte international, sur les foires ou les biennales, les langues française et anglaise sont très présentes mais je ne suis pas d'accord pour instituer la langue anglaise comme langue officielle. Cela ne me dérange pas d'échanger en anglais avec mes interlocuteurs mais concernant mes œuvres, je fais ce que je veux. Il s'avère que la langue française est ma langue maternelle et que c'est celle que je maîtrise le mieux donc je travaille en français. Comme mes pièces sont faites de ce matériau qu'est la langue, j'ai besoin de maîtriser le sens, les doubles sens et les champs d'interprétation qui se cachent derrière les mots. L'enregistrement et le montage sont des étapes pour rendre musical et poétique, avec le plus de sens de lecture possibles, chaque mot et chaque phrase. Si j'habitais dans un autre pays pendant 10 ou 15 ans, peut-être, pourrais-je créer dans la langue de ce pays. Je ne considère pas le français comme une langue meilleure que les autres, simplement c'est celle que je connais le mieux. Je joue à la fois sur la musicalité et le sens. Si je travaillais avec une autre langue, j'aurais une approche superficielle...

AG : Sans imposer la méthode de visite, comment espérez-vous que le visiteur ou l'auditeur découvre vos œuvres ?

DP : L'important est que se fasse une expérience. Qu'elle soit émouvante pour certaines personnes, intellectuelle pour d'autres, qu'elle soit froide, réfléchie ou très humaine peu importe mais il faut qu'il y ait une expérience et, pour que cette expérience se produise, il faut rester le plus longtemps possible dans l'espace de l'œuvre. Il faut, donc, que nous ayons le plus de choses à découvrir, pas à pas, en essayant de comprendre ce qui relie l'ensemble. Par exemple, quand il y a plusieurs salles et plusieurs sons, nous pouvons écouter chaque son l'un après l'autre, aller d'un endroit à un autre, puis choisir l'endroit le meilleur pour écouter et là, prendre conscience des liens qui unit tout cela... De mon côté, je n'impose pas un endroit idéal, je ne dis pas « asseyez-vous ici », au contraire, c'est plutôt « cherchez par vous-même ». Je suis convaincu que ce que l'on découvre soi-même est plus riche que ce qui nous est indiqué. Une œuvre se découvre par paliers, il ne faut pas tout donner d'un coup... susciter l'envie d'aller plus loin mais ne pas tout donner. Je souhaite mettre chaque personne dans un état différent de celui dans lequel elle était en entrant dans la salle. Je n'ai pas l'intention de délivrer un message, je cherche à mettre dans un état différent... je n'ai pas d'idée préconçue, je ne dis pas dans quel état j'aimerais que

l'on se trouve mais je souhaite que nous vivions une expérience qui nous transforme... quand il y a ça... l'art a servi à quelque chose mais... ça n'est pas gagné d'avance. Pour provoquer et faciliter ce changement d'état je pourrais utiliser des moyens très spectaculaires mais comme j'utilise des moyens modestes, plutôt fragiles, je ne suis pas certain de parvenir à mes fins. Cela dit, je pense qu'avec des moyens que je qualifie de minimalistes on peut faire changer les choses...

AG : ... Petit souci de vocabulaire... si vous permettez. Les personnes qui entrent dans une salle où se joue une de vos pièces, sont-elles des visiteurs, des auditeurs, des spectateurs ?

DP : ... J'utilise ces différents mots mais j'aimerais qu'elles entrent en visiteurs/visiteuses et deviennent des auditeurs/auditrices... mais pour que cette mutation se fasse il faut que les personnes soient disponibles pour l'écoute, qu'elles entrent en elles-mêmes, chacune dans son quant-à-soi et en même temps ouverte au lieu... et cela n'est pas toujours évident.